

**Marie-Claire TERRIER**

Nicolas a 8 ans quand il arrive dans l'institution, moi vingt de moins qu'aujourd'hui. Il est suivi en hôpital de jour depuis l'âge de 5 ans. L'école privée qui a bien voulu l'accueillir après son exclusion d'autres écoles de la ville, où depuis l'âge de 2 ans il pose des problèmes, demande grâce à son tour. « Je suis en difficulté, j'ai besoin que tu m'aides », dit-il lors de sa visite d'admission au directeur, qui, séduit, lui ouvre sans hésitation les portes de l'institution. « Enfin un enfant qui parle et qui a plein de choses à dire ! », disent, séduits à leur tour, les éducateurs qui l'accueillent dans leur groupe.

La lune de miel est de courte durée, très vite l'enfer commence. « Provocateur, racketteur, voleur, menteur, affabulateur, tricheur, séducteur, manipulateur, bagarreur, agressif, violent, dangereux pour lui et pour les autres, instable, ne respectant rien ni personne, faisant tout et n'importe quoi, très lucide, sachant très bien ce qu'il fait, connaissant la loi mais ne la respectant jamais, capable de faire beaucoup de choses mais détruisant tout, en manque d'affection, violeur en herbe, futur délinquant... » Voilà une petite liste des signifiants sous lesquels est fixé cet enfant qui est omniprésent dans le discours des éducateurs, parmi lesquels, de façon très paradoxale, il y a en toujours un pour conclure : « C'est un enfant très attachant. »

## **Quelques petites scènes de la vie quotidienne**

Nicolas court dans la pièce, renverse tout sur son passage, monte sur la table, sur la chaise, et pour finir saute par la fenêtre du premier étage. Il est récupéré indemne sur le trottoir en train de discuter tranquillement avec un passant.

Dans le minibus, il est devant, à côté du chauffeur, la seule place où il se tient tranquille. Quand il est à l'arrière, il déclenche bagarres, pleurs, folie des autres enfants. Un jour, le car est arrêté pour un contrôle des papiers ; il interpelle alors le gendarme : « Je n'ai que 9 ans, mais c'est mon éducateur qui m'a forcé à me mettre devant. »

---

\* Intervention faite au colloque « L'interprétation à côté », Schloss-Dhaun, les 1<sup>er</sup> et 2 mai 2009.

Il lui est demandé de raconter son week-end : il part dans des explications impossibles à suivre, sautant du coq à l'âne, dans un discours incohérent où un mot suit un autre au hasard d'une association libre débridée, dans une grande agitation corporelle. Il a par ailleurs un discours d'une extrême cohérence, mais il est alors impossible de départager le vrai du faux dans ce qu'il raconte d'un événement. Il utilise le jargon éducatif et psychiatrique avec une aisance remarquable. Très vite les éducateurs repèrent qu'il parle « comme un adulte ».

Acteur toujours en représentation, il force le rôle de la pièce du jour jusqu'à la caricature. Chez tout un chacun il repère la faille et l'utilise pour monter les gens les uns contre les autres ; il ferait battre des montagnes.

Bien qu'il soit petit et très maigre, trois adultes ont parfois du mal à le contenir. « Quand il arrive les yeux brillants, agité, quoi que l'on tente pour le lui éviter il aura son quart d'heure de folie », constatent les éducateurs, qui en ont pris leur parti. Un adulte s'isole alors avec lui dans une pièce et le maintient dans ses bras. Il est inutile de lui parler. Quand il dit : « Bon, ça va », la journée peut commencer.

Trouver son maître, dit-on, c'est ce qu'il lui faudrait pour anéantir sa toute-puissance, jeu auquel les éducateurs s'épuisent. S'il peut être dit parfois « adorable », la moindre remarque lui signifiant que l'on est enfin content de lui déclenche, dans les cinq minutes qui suivent, de nouveau l'enfer.

Il m'est demandé très vite de le prendre en entretien. Pendant un an je recule, arguant du sauvetage impossible de cet enfant par la psychanalyse telle que je la vois mise à l'œuvre dans les meilleurs ouvrages de référence. Un jour, pourtant, je m'y risque, me laissant enseigner par lui, à mes frais... Les six premiers mois sont épiques.

### **Quelques séquences des premiers mois**

Je connais son histoire, car j'ai rencontré la mère, le père, ainsi que l'équipe de l'hôpital, et que j'entends parler de lui tous les jours.

Il fait un dessin. À l'évidence pour moi, la scène de violence qu'il a dessinée raconte un événement qu'il a vécu. Je me lance dans une interprétation qui ne va pas plus loin que de lui dire qu'il est là en train de me parler de lui. J'ai juste le temps d'arrêter son poing qui m'arrive sur la figure, accompagné de ce commentaire : « T'arrête tes conneries, tu ne vois pas que c'est un jeu, t'es vraiment complètement folle, ma pauvre, avec tes trucs ! »

Vouloir le faire sujet de son histoire, c'est, me semble-t-il, ce qui provoque son passage à l'acte. Plus de jeu pour moi, j'arrête mes conneries et renonce ce jour-là à mes ambitions interprétatives. En effet, nous sommes ici face à un sujet qui, comme

Joyce, me semble-t-il, rejette l'inconscient et pour qui toute interprétation, quelle qu'elle soit, est nulle et non avenue. Contre-exemple du thème de ces journées s'il en est. Alors quelle place pour l'analyste ? C'est ce qu'avec lui je vais apprendre.

Il arrive les poches pleines de bonbons et m'en offre très gentiment. J'en prends volontiers un. Puis, son offre se renouvelant un peu trop souvent, je l'interroge, moraliste : « Ils sont bien à toi ces bonbons ? » En réponse, j'ai droit à une bordée d'injures.

Une autre fois, il tripote de nouveau des bonbons avant de m'en offrir. Je reconnais les bonbons du groupe qui sont offerts aux enfants le matin lors de l'accueil, auquel je viens d'assister en sa présence. Je sais que si je parlemente j'aurai droit à un mensonge éhonté ou je vais déclencher sa furie. J'improvise :

« Quand j'étais petite fille, on m'a dit qu'il ne fallait pas voler et que si je prenais un bonbon volé j'étais aussi voleuse que le voleur lui-même.

– D'accord, viens. »

Il m'emmène dans la cuisine du groupe et remet en place les bonbons dans le placard sans que ni l'un ni l'autre ne fassent le moindre commentaire. Ainsi se clôt la séquence des bonbons.

Il arrive quelques jours plus tard : « La dernière fois je t'ai volé ton briquet. » Il sait que je fume et que mon briquet est pour moi un objet indispensable. Il le sort de sa poche et me le montre. Le laisser avec un briquet, c'est vraiment prendre des risques, mais si je tente de le récupérer, c'est l'épreuve de force assurée, que je cherche toujours à éviter en réponse à ses provocations. Je prends alors le risque calculé de lui répondre : « Ce n'est pas grave, je peux m'en passer. » Il me rend le briquet sans que j'aie eu à faire le moindre geste.

Les objets qu'il vole n'ont pas de valeur pour lui, ou il les jette ou il les donne. C'est la valeur qu'ils ont pour les autres qui lui importe. La perversion pourrait ici être interrogée, ce que démentent les séquences précédentes et la chute de celle-ci. Veut-il vraiment me faire jouir ? Je ne le pense pas. Ce qu'il semble vérifier, c'est que la castration est de mon côté et non du sien. La castration, Nicolas ne sait pas faire avec, la rencontrer le rend fou, voire dangereux pour lui et les autres. Que ce soit moi qui la supporte l'apaise. Il va même plus loin, car il me protège de la culpabilité que je pourrais avoir de la transgression de ma morale.

Un jour, très excité, les yeux brillants jouant des poings, il me déclare :

« Oui, ça commence à bien faire comme ça. Et patati et patata. Je veux voir le directeur pour lui dire ce qui se passe ici.

– Le directeur sait que tu viens me voir. Je ne peux rien faire ici sans qu'il le sache.

Très calme : – Bon, qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ? »

Avant l'une des séances suivantes, il est dans le même état d'excitation. Alors que je n'ai rien vu venir, j'ai droit à un violent coup de pied. Je lui retourne une gifle que je n'ai pas non plus vue venir, geste d'autodéfense.

« Tu sais que tu n'as pas le droit de frapper un enfant ?

– Je suis d'accord. Mais toi non plus tu n'as pas le droit de frapper un adulte. Je crois qu'on devrait aller voir le directeur pour lui dire ce qu'on a fait.

– Bon ça va. »

La séance peut commencer sans problème.

Paradoxalement, je dirai que le non du père a fonctionné par les voies du directeur, Autre de la loi auquel je me réfère, n'agissant pas au nom de mon seul caprice, ni ne jouant avec lui au « plus fort gagne » Mais, pour lui, la métaphore paternelle ne peut pas s'écrire faute d'un agent de la castration. Cela rend l'usage du Nom-du-Père si ce n'est complètement caduc du moins très particulier. Il y a, me semble-t-il, pour ce sujet, comme il y a pour Joyce, une forclusion de fait du Nom-du-Père, car il faut ici que le signifiant du Nom-du-Père soit incarné.

Il vient s'asseoir sur mes genoux si rapidement que je n'ai pas le temps de m'esquiver. Il m'embrasse dans le cou et me touche la poitrine. J'ai, ce jour-là, un corsage un tout petit peu échancré. Le « non » très ferme que je pose est bien loin d'arrêter ce genre de manifestations. Il me dit un jour, face à un « non » du même genre : « Ce n'est pas ma faute, je suis un enfant qui aime les femmes. » C'est exactement ce que m'a dit de lui sa nourrice il y a peu de temps !

Le moindre mot qui peut avoir, un tant soit peu, une connotation sexuelle le met dans un état de transe. Lors d'une séance, il essaie de reconstituer un éléphant en découpes de mousse. Je lui en tends un morceau : « Tiens, ça c'est la trompe. » Il prend la trompe, la met au niveau de son sexe, profère des choses incohérentes où figurent les mots « zizi » et « quéquette » et avance vers moi, menaçant, avec des mouvements du corps sans équivoque sur ce qu'il met en scène. Je quitte la pièce, non sans avoir été gratifiée, au passage, d'un bon coup de pied.

Une autre fois, sans que je sache ce qui a provoqué son excitation, il soulève mes jupes : « C'est beau ! » Comme il n'est pas trop excité, je lui dis que, s'il y a quelque

chose qu'il veut savoir, nous pouvons en parler mais qu'il n'a pas le droit de faire ça. Bien m'en a pris de jouer, ce jour-là, à la psychanalyste à l'américaine.

« C'est quoi des seins ? » Prise au dépourvu, je bafouille comme réponse que c'est ce qui sert aux mamans pour allaiter leurs bébés. Cela ne le satisfait pas et il me demande si je ne suis pas un peu idiote.

Il arrive dans l'état d'excitation que je lui connais, voulant m'embrasser : « Tu as peur, hein ? » L'agression est au rendez-vous. J'ai deux solutions : ou je pars ou je trouve quelque chose à lui dire sur-le-champ pour l'arrêter. Je ne bouge pas. « Tu sais, mon mari ne serait pas du tout content s'il savait ce que tu fais. » Il s'arrête net, interloqué.

La séance d'après :

« Alors, tu l'as dit à ton mari ? »

– Non, mais tu n'as pas intérêt à recommencer. »

Il ne recommencera plus jamais. Il me donne, pour commencer la séance, une virile poignée de main, ou bien, les deux mains derrière le dos, il m'embrasse sans que je m'y refuse : « Un baiser de cœur », dit-il.

Tout « non » de ma part qui lui est adressé n'a aucun effet sur lui. Seul mon homme que j'interpose entre lui et moi et qui me revendique pour lui seul l'arrête. Je suis castrée, mais réellement castrée, c'est ce qu'il met en scène ; le phallus pour lui est non pas un signifiant mais l'organe. Mes seins, qui, pour lui, avaient valeur phallique, perdent de leur intérêt. Mon homme, qui, lui, a le phallus et entend jouir de moi en paix, lui redonne *a minima* sa place d'enfant. Ce n'est pas une inscription symbolique, loin s'en faut, mais un autre travail peut alors commencer.

Pendant les deux ans qui suivent, je le vois deux fois par semaine. Les séances se déroulent sans problème de comportement, je ne suis plus un danger pour lui. J'ai aménagé le transfert qui ne me met plus en place d'Autre jouisseuse. Le cadre est posé, où il peut prendre le risque de dire ce que son comportement de type maniaque vient voiler et tenter de trouver une solution pour faire avec sa structure, de bricoler un sinthome. La façon dont il le dit au départ est très particulière et sa solution aussi, que je lui ai soufflée sans m'en rendre compte. Solution dont je ne pourrai pas vérifier si elle aurait pu tenir.

### Quelques séquences dans l'ordre chronologique

Je suis une malade qui vient voir le docteur avec mon dossier. Il est mon dernier recours, j'en ai déjà vu beaucoup avant lui. Il me fait asseoir, me prend sans ménagement

le bras et écrit son prénom sur mon poignet. C'est le seul mot qu'il sache reproduire, mais il sait que c'est son prénom. Il parle en examinant mon dossier, son discours est incohérent. Je lui demande ce que j'ai. Il fait un dessin qui représente l'intérieur de mon corps. Mon cas est très grave.

« Qu'est-ce que j'ai docteur ? »

L'air navré, il me dit que je vais mourir, que c'est comme ça, je suis condamnée.

Je lui réponds alors que je lui fais confiance, que je suis sûre qu'il va me sauver.

Il se lève alors et me tend la main : « Marie-Claire, vraiment, je te remercie, vraiment je te remercie. » Il a les larmes aux yeux.

J'ai mis en place un cahier où j'écris sous sa dictée, idée qui m'a été soufflée par un autre enfant. Il me fait relire ce que j'ai écrit les séances précédentes, complète, ajoute de nouveaux commentaires à ce qu'il appelle son dossier, ramassis de choses plus ou moins compréhensibles où il joue beaucoup avec le signifiant, mais aussi réquisitoire contre ses multiples persécuteurs. Nous pouvons y lire, par exemple : « C'est le bordel *stratégite*. Elle ment par-dessus le dos. C'est comme si tu parlais à une abeille, il vaut mieux pas lui parler ; elle monte sur le toit et crie à tout le monde... Je ne veux pas attendre une abeille qui mouche. J'ai des filles cultées. Je te taperai pas mais il faut que tu m'obéisses, j'ai pleuré dans mon lit, j'ai dit quelle tristesse, elle m'avait donné du poids. Merci pour tout maman, je te jure que tu vas le regretter... »

Un jour, il apporte en séance une planche de champignons et me demande lesquels sont mortels. Je lui lis les réponses. « Mais on peut se tromper, il peut toujours y en avoir des mortels qu'on n'a pas vus. Tu comprends quand on s'endort on peut être mort sans le savoir. Je préfère me détester plutôt que d'être mort. »

Il se plaint qu'ici les éducateurs ne lui apprennent rien ; ce qu'il veut, c'est apprendre à lire : « Comment est-ce que je pourrais t'aider si tu as besoin de moi, si je ne sais pas lire ? » Je lui réponds que je suis de son avis mais qu'il faudrait qu'il y mette un peu du sien. « Bon d'accord. » À l'atelier scolaire il fait alors des progrès remarquables.

Depuis plus d'un an, il est devenu supportable dans l'institution, et l'exclusion n'est plus à l'ordre du jour. Mais c'est loin d'être sans problèmes par ailleurs. Après l'internat à bout de souffle, il a usé une première famille d'accueil, où le mari de sa nourrice, qu'il mettait toujours en état d'impuissance et qui s'en trouvait humilié, a exigé son départ. Forts de cette expérience, les services sociaux le placent chez une femme veuve, relativement âgée, qui donne sa démission. Arguant du déménagement des parents dans un département limitrophe, les services sociaux, débordés et avec qui

---

aucune négociation n'est possible, trouvent une autre famille d'accueil à quatre-vingts kilomètres, dans le nouveau département dont il dépend légalement. Il doit quitter l'institution dans les quinze jours. Les dernières séances sont très difficiles : lors de l'avant-dernière, il me menace avec un couteau. Quand je viens lui dire au revoir, il m'envoie un violent coup de pied qui me laisse tout l'été avec une marque, et ce faisant il conclut : « Ça suffit comme ça, maintenant dégage ! »